

RÉSILIENCE ET FORMATION D'ENSEIGNANTS QUATRE PARCOURS D'ÉTUDIANTS FUTURS INSTITUTEURS

La particularité de la formation des enseignants est de conjuguer des constructions identitaires tant personnelles que professionnelles. Dans ce contexte, le *phénomène de la résilience* peut être repéré aussi bien dans les parcours personnels de formation que dans les compétences transmises.

Cette situation amène des questions fondamentales telles que:

- Peut-on former de futurs enseignants à la fonction de « tuteur de résilience »? Ce rôle peut-il être enseigné, appris, conscient ou est-il exclusivement du ressort relationnel et humain, largement inconscient ?
- La formation peut-elle être un lieu, un temps, qui opèrent comme facteurs de résilience auprès d'étudiants fragilisés ?
- Des étudiants résilients, futurs enseignants, sont-ils mieux placés pour devenir eux-mêmes tuteurs de résilience auprès des enfants dont ils s'occuperont ?

L'analyse de quatre parcours singuliers d'étudiants résilients en lien avec les spécificités institutionnelles de la formation d'enseignants essaiera d'apporter des pistes de réponse à ces questions mais aussi de susciter une réflexion plus large sur le concept de résilience. Dans l'analyse de cas qui sera présentée- que ceux-ci soient ou non directement liés à un traumatisme « identifiable » - la question sera principalement de préciser le rôle des formateurs et de l'institution de formation en tant que tuteurs potentiels de résilience. L'important étant, – plus que la nature-même du traumatisme vécu-, de pouvoir identifier les moments de risque où les fractures, les béances peuvent se produire, et de susciter ou de soutenir le processus de reconstruction identitaire. Que celui-ci puisse être acte de médiation, de rencontre avec soi-même, de réhabilitation, et non de déni, de refoulement, d'amputation d'une partie de soi.

La question de l'intervention auprès de ces étudiants est d'autant plus délicate que nous savons combien, en s'inscrivant dans de telles études, ces étudiants blessés « jouent leur vie », amorçant inconsciemment, de par leur choix, un parcours possible de résilience. La structure institutionnelle, la représentation qu'ils se font de la profession jouant temporairement un rôle d'étayage et d'idéalisation.

Les étudiants sur lesquels se base cette étude, s'inscrivent dans une histoire de vie réellement bouleversante et ont pu, grâce à leur chemin de formation, se développer, se réconcilier avec eux-mêmes et s'épanouir professionnellement malgré les circonstances adverses.

Pour chacun des étudiants évoqués, le déclencheur de la fracture a été un vécu douloureux lors des stages de pratique professionnelle, un événement qui ravivait des blessures anciennes. Ces plaies étant d'autant plus douloureuses et à risque qu'elles se vivaient sous le regard d'autrui, celui-ci occupant la plupart du temps un statut d'évaluateur.

L'histoire de Michèle ou le temps de poser son sac

Michèle est une étudiante toujours « positive » et active lors des cours, dialoguant facilement, renforcée par un premier stage positif... Michèle se retrouve lors de sa deuxième expérience pratique, décomposée, à fleur de peau, pourtant décidée à « tenir le coup » alors même qu'elle

¹ Docteur en sciences de l'éducation, maître-assistante en psychologie, pédagogie et méthodologie au département pédagogique de la Haute Ecole de Bruxelles – Communauté française

est à deux doigts de l'effondrement... Très clairement, Michèle se trouve dans un environnement hostile et peu formatif. Au moment où j'interviens pour superviser son stage, les seuls éléments d'analyse et de compréhension qui sont en ma possession sont l'environnement (type de structure scolaire, attitude destructrice de la maître de stage) et la connaissance superficielle que j'ai de Michèle (une étudiante enthousiaste, travailleuse, efficace lors de son premier stage mais aussi manquant de confiance en soi). La première chose qu'elle exprime durant le temps de dialogue consécutif à la leçon prestée, c'est son sentiment écrasant de honte : *je ne suis pas à la hauteur, je déçois...* A aucun moment, elle ne projette la responsabilité de ses difficultés sur l'extérieur mais évoque par contre ses propres manques et son impression douloureuse d'être mise à nu, de ne plus pouvoir respirer, de ne plus avoir aucune protection, de redevenir un petit enfant, ce qui augmente encore son sentiment de honte. Elle dit *jouer sa vie* et vouloir se battre malgré les circonstances adverses et la déchirure qui s'est produite. La crise elle-même, reconnue, décrite, partagée... prend un statut d'« objet » de travail concret. La souffrance est également entendue, exprimée hors de toute velléité interprétative. Durant les trois semaines que dure son stage, Michèle se bat et arrive à gagner le défi qu'elle s'est lancé: son stage est réussi. A aucun moment, durant nos rencontres, n'ont été évoqués son passé, sa souffrance d'enfant et le fait que la situation relationnelle avec son maître de stage la replongeait dans son histoire douloureuse. Le temps de la parole, d'un éclaircissement pudique est venu bien plus tard, de manière fortuite, quand l'épreuve de survie avait été réussie. Lors d'un échange informel, en classe, elle évoque son passé d'enfant maltraité par un père abusif, l'exploitation dont elle a été victime et la manière dont tout cela a été ravivé durant son stage. La réussite de ce stage si douloureux a été la clef de voûte d'une sorte de résurrection pour Michèle. Elle a exprimé le sentiment d'être plus forte, grandie, d'être enfin adulte. Si l'engagement dans des études, dans un institut de formation des maîtres, amorce en quelque sorte pour Michèle le processus de résilience, le relais s'est fait ensuite auprès de personnes, à travers un réétayage narcissique, une écoute non jugeante, non intrusive et soutenante.

L'histoire de Marco ou l'inconscient errant

Marco, quant à lui, est un étudiant éprouvant des difficultés dans la réussite de sa formation, les stages sont pénibles. Il est amené à recommencer sa deuxième année de formation. Ses relations avec son groupe d'amis passent "avant tout" et se marquent pas des signes d'appartenance bien visibles: boucle d'oreille et piercing, look "rasta", pantalon militaire et "combat shoes". Contrairement à Michèle, les situations de crise ont été gérées « seul » ou avec des appuis extra-scolaires. Il garde en permanence une distance un peu méfiante vis-à-vis des formateurs, qu'ils soient maîtres de stage ou superviseurs issus de l'institut de formation. Les difficultés sont perceptibles mais rien de personnel ne filtre. C'est dans le cadre d'une instrumentation spécifique mise en place lors des moments de réflexion sur la pratique que le parcours de souffrance et de résilience de Marco a été véritablement révélé. En fin de formation, les étudiants sont amenés à rédiger un texte qui répond à la consigne suivante : "*Raconte ta formation sous forme d'un récit, d'un conte, d'une légende... dont tu es le héros. Fais-le de manière spontanée, sans réfléchir, sans te soucier ni des aspects orthographiques ni du soin*". Ces récits offrent à voir la manière dont l'étudiant a pu négocier les différents obstacles rencontrés lors de sa formation; son parcours intime, implicite et inconscient; sa relation entre vécu de la formation professionnelle et caractéristiques identitaires; la pédagogie implicite qui l'anime... Dans la mesure où cette production clôture un parcours de formation, elle échappe à toute intervention directe, à toute évaluation mais signe en quelque sorte le chemin parcouru.

Le texte, long de trois pages, s'intitule « *Hiatus, le fils des âges farouches* ». Marco s'y situe

comme héros libre, errant, dans une épopée légendaire. Il se place comme un héros en souffrance physique (*lithiase*) et exprime d'emblée le sentiment de sa différence (*hiatus*). Sa quête professionnelle devrait répondre au besoin de se trouver un lieu où il ne soit plus en danger, où il serait reconnu dans sa différence. La première partie du récit décrit l'avant-formation et les difficultés pour Marco de poser un choix pour des études malgré son but précis de "*combattre la souffrance universelle*". Il échouera dans son premier choix (études de médecine) qui l'aurait conduit à acquérir le pouvoir des "*élus*" capables de guérir toutes les maladies. Après un temps de travail comme remplaçant dans des écoles, il choisit de s'engager dans le "*chemin embrumé et convoité*": des études d'enseignant. Celles-ci semblent rejoindre mieux encore son idéal en s'attaquant directement aux "*racines de la misère, en éliminant ses causes*". Il évoque de manière détournée son propre passé d'enfant souffrant, fréquemment hospitalisé et proche de la mort, l'abandon dans lequel il se trouvait. Dès le début du récit nous connaissons le sens de la quête poursuivie: il s'agit pour Marco d'arriver à "*combattre la souffrance universelle*", celle-ci étant considérée comme la "*conséquence d'une panoplie d'actes dont les origines remontent loin dans le vécu de chaque souffrant*". Sans rien évoquer directement de sa propre souffrance, Marco nous donne progressivement quelques bribes d'informations qui nous font comprendre que lui-même est un de ces "*souffrants*". Marco va, à travers sa quête, déplacer d'abord sa souffrance (en la reconnaissant chez les autres) pour tenter de s'attaquer à elle en-dehors de lui. En s'engageant dans des études d'enseignant plutôt que de médecine, Marco précise sa démarche et la resitue dans une quête qui met en jeu l'enfance elle-même (les origines de la souffrance sont clairement situées "*loin dans le vécu de chaque souffrant*"). Être enseignant est assimilé chez Marco à la possibilité de guérir, de prévenir la douleur... Marco abordera ses études chez les "*croissants-tout-savoir*" en tant que "*nouvellement décidé*", prêt à se remettre fondamentalement en question. Sa quête trouvera son aboutissement et pourra s'exprimer plus clairement comme la volonté de "*guérir les isolés*" tout en restant "*l'éternel errant*" toujours en recherche de soi-même.

Ce parcours que l'on peut qualifier de résilient s'appuie sur un ensemble d'éléments, de tuteurs, liés au contexte de la formation elle-même: les stages, les maîtres de stage, les enfants, les formateurs... qui tiennent une place maîtresse dans la quête de Marco, mais surtout à un ensemble de ressources intérieures concentrées dans une quête clairement identifiée.

L'histoire d'Arlette ou la parole comme espace potentiel

C'est en tant que jeune mère, déjà fortement marquée par la vie, qu'Arlette entame une formation d'institutrice. Contrairement à Michèle et à Marco pour qui aucun élément de vie personnelle n'était connu, les formateurs apprirent très vite l'essentiel du parcours d'Arlette. Elle en parlait d'ailleurs librement sans jamais, toutefois, se plaindre ni manifester le moindre sentiment de regret, de découragement. La confiance absolue qu'elle accordait aux formateurs lui permettait de verbaliser librement ses difficultés, de les reconnaître, de les analyser. En tant que superviseurs, nous étions d'emblée confortés dans une place « désirée », de soutien, de dialogue non jugeant, de formation dynamique... Son parcours se rapproche d'un parcours de résilience dans lequel toute la structure institutionnelle aurait été utilisée symboliquement comme « parent réparateur »: *l'institut* lui-même dont elle se faisait, à l'extérieur, le porte-drapeau; *la formation* qui lui offrait la possibilité d'avoir un métier et de sortir de la marginalité; les *formateurs* identifiés inconditionnellement à des soutiens formatifs; *les condisciples et les enfants* qui toujours l'ont renforcée dans son choix professionnel... Et, à travers toute cette structure, *la parole, toujours la parole et l'humour, le sens de la dérision!* Le fait que tout soit dit, exprimé, reconnu mais aussi dédramatisé lui a offert une possibilité constante de réajustement, de progression tant pour elle que pour ses interlocuteurs. Elle était

arrivée en quelque sorte à transformer, à métamorphoser une énorme et lourde machinerie institutionnelle en une merveilleuse mécanique de résilience !

Par la suite, en tant qu'institutrice travaillant dans un milieu particulièrement défavorisé, Arlette met en place des dispositifs « médiateurs » de communication et d'expression. Les enfants en difficulté disposent d'une marionnette construite par eux et qui les représente. Ils peuvent l'utiliser à tout moment en classe comme « double » pour poser des questions, exprimer des difficultés de compréhension, appeler à l'aide... Aurait-on là, par l'ouverture d'un espace transitionnel de médiation, une structure, un mode de fonctionnement qui se rapprocheraient du cadre d'action d'un tuteur de résilience ?

La création d'un lieu intermédiaire d'élaboration symbolique pourrait être, en effet, un moyen d'accès à ses propres mécanismes inconscients ainsi qu'un lieu privilégié d'échange entre l'intérieur et l'extérieur qui permet la prise en charge par le moi de ses propres mécanismes de construction. Cet espace permet de se constituer comme sujet et non comme objet, pouvant conquérir son autonomie. Cette aire de jeu - de Je - se situant entre raison et réalité, est un espace d'émergence de représentations reliées aux expériences vécues, d'images intimement liées à l'affectivité et la cognitivité, l'intellect et les sensations, les désirs, les pulsions et les liaisons interpersonnelles. Pour qu'il y ait résilience, il faut que les émotions, les pensées trouvent un espace de "révélation" et de création. L'utilisation d'outils symboliques et d'expression, telles les marionnettes utilisées dans la classe d'Arlette, sont des manières possibles d'ouvrir cet espace tiers.

L'histoire de Léa ou "Je dois y arriver, je veux y arriver, je peux y arriver"

Léa est une étudiante qui n'a jamais rencontré de difficultés au cours de sa scolarité mais qui "craque" psychologiquement durant un stage. Les arguments avancés révèlent une blessure particulièrement douloureuse qui s'appuie sur une histoire personnelle très ancienne. Léa décide toutefois de poursuivre ses études. Son récit « un monde meilleur », qui clôturera sa formation, est particulièrement représentatif de la quête poursuivie et du processus de résilience mis en oeuvre.

Léa est une petite fille un peu à part du monde dans lequel elle vit. Son univers est tout noir et les habitants ont tous le dos courbé et des oeillères devant les yeux. Ce monde étrange rappelle un peu le mythe de Sisyphe mais Léa ne veut pas rouler sans cesse la même pierre toute sa vie.

Elle décide alors de partir à la découverte du pays arc-en-ciel où tout le monde marche plus allègrement et peut s'emplir les yeux de tant de lumière que cela peut brûler parfois. Ce monde-là, elle en entend parler depuis son plus jeune âge. Au pays noir, tout le monde en parle mais personne n'a jamais réussi à l'atteindre. Beaucoup ont essayé, tous sont revenus.

Léa a très peur d'entreprendre un tel voyage. Elle a des doutes sur ce qui l'attend au bout. Et si ses espoirs étaient déçus, ses rêves irréalisables et son idéal un leurre...

Malgré ses craintes, Léa décide quand même de partir. "Qui ne tente rien n'a rien" se dit-elle, "et il vaut mieux tenter l'impossible que de finir mes jours dans cet affreux pays!"

Mais le voyage n'est pas sans difficulté. Léa rencontre une foule d'obstacles, ébranlant souvent sa volonté. Son salut, elle le doit sans doute à une colombe rencontrée en cours de route. Cette colombe fait un don précieux à Léa. Elle a confiance en la petite fille et croit que Léa peut réussir ce voyage initiatique. C'est la première fois que Léa entend un tel discours. D'habitude, ses compatriotes soutiennent le contraire. Et depuis ce jour, même si Léa connaît des moments d'abattement, même si elle veut abandonner sa quête en cours de route, elle se répète une formule magique: "je dois y arriver, je veux y arriver, je peux y arriver."

Mais après trois longues années et bien des épreuves, Léa est fatiguée. Elle se sent vieille. Devant elle se dresse une dernière montagne, plus haute encore que toutes celles qu'elle a déjà dû franchir. Comment va-t-elle parvenir de l'autre côté? En grim pant petit à petit, jour après jour et en se répétant sans cesse la formule magique: "je dois y arriver, je veux y arriver, je peux y arriver."

Après cette dernière épreuve, Léa arrive enfin près de son but. Deux chemins s'offrent à elle. L'un est long et sinueux, l'autre est plus direct. Léa choisit cependant le premier et décide de repartir pour de nouvelles aventures. Un voyage est tellement enrichissant! Et puis, ne dit-on pas que les voyages forment la jeunesse?!...

Nous pouvons reconnaître à travers le récit de Léa quatre moments-charnières: le vécu douloureux de départ ; le désir et la volonté de s'en sortir ; le cheminement dans la formation et la confrontation aux obstacles ; l'arrivée et le choix face aux deux chemins.

Dans un processus de résilience, le moment-charnière est le moment de crise où le passé ressurgit et fait obstacle à la progression désirée. Tout échec est vécu comme une faute, et ce que Léa vit dans son premier stage, c'est précisément un sentiment irrationnel d'échec et de honte. Cette honte est la réponse réactionnelle aux tendances infantiles, agressives en conflit avec le surmoi. La perte de confiance en soi, de l'estime de soi, associée à la peur de ne pas être à la hauteur confirment Léa dans ses craintes: "*et si ses rêves étaient irréalisables et son idéal un leurre...*". L'atteinte semble presque "mortelle" puisqu'elle devra "*son salut*" à une colombe. Celle-ci symbolise probablement l'ensemble des personnes qui lui ont accordé écoute et attention et qui sont arrivées à restaurer l'image narcissique de Léa que l'on sait fragilisée depuis sa prime enfance. Léa transforme alors toute son énergie en force de travail. Elle ne vit plus que pour la réussite de ses études, augmentant sans cesse ses exigences de perfection et de maîtrise. Léa achève d'ailleurs sa formation "vidée", "épuisée". "*Après trois longues années de formation, Léa est fatiguée. Elle se sent vieille.*". La dernière montagne est dure à franchir, Léa a épuisé presque toutes ses ressources mais la "formule magique" produit encore son effet: "*je dois y arriver, je veux y arriver, je peux y arriver*".

Léa arrive au bout du parcours, vieille, ayant perdu sa jeunesse, son enfance, sa naïveté. Elle élabore alors un nouveau défi à relever, un réinvestissement dans "autre chose"... qui n'est en fait que la suite logique de son chemin. "*Les voyages forment la jeunesse!*": il s'agit pour Léa de poursuivre sa quête de réconciliation avec son passé. Elle choisit d'entamer des études d'histoire à l'Université. Défi intellectuellement plus audacieux mais qui permettra selon Léa "*de ne plus être dispersée dans quantité de choses.*". Après avoir été confrontée émotionnellement à elle-même, à son passé personnel, elle intellectualise sa démarche en repartant, théoriquement, à la recherche de son passé. La tranche d'histoire qui la passionne et qu'elle a choisie n'est pas étrangère à la problématique de Léa, il s'agit du Moyen-Age, lieu mythique de l'âge de "passage", lieu de la restauration des origines, l'âge des moyens.... et époque connue comme celle qui précède la Renaissance...

Les quatre histoires relatées ici témoignent de ce que la résilience s'inscrit dans un chemin personnel, unique, et montrent combien elle doit pouvoir être définie de manière dynamique, chaque cas faisant surgir du sens et devant être considéré comme « une inconnue ».

Ce qui conférerait à un formateur un statut de tuteur de résilience pourrait être d'une part, l'énergie issue de l'interaction entre perceptions polysémiques et interventions singulières, et d'autre part, la position occupée dans un lieu et un temps transitionnels. Cet ensemble seul permettant la reconnaissance du passé et la construction du devenir...

Repères bibliographiques

BARBIER J-M. et KADOURRI M. (sous la direction de). 1996. *Formation et dynamiques identitaires*. Revue Education permanente. N°128/1996-3.

CIFALI M. 1994. *Le lien éducatif : contre-jour psychanalytique*. PUF.

CYRULNICK B. 1999. *Un merveilleux malheur*. Odile Jacob.

CYRULNICK B. 2001. *Les Vilains Petits Canards*. Odile Jacob.

CYRULNICK B. 2005. *Le murmure des fantômes*. Odile Jacob.

FERNANDEZ-ZOILA A. 1999. *Récits de vie et crises d'existence*. L'Harmattan.

GAULEJAC V. de. 1987. *La névrose de classe*. Hommes et groupes éditeurs.

GAULEJAC V. de et LEVY A. (sous la direction de). 2000. *Récits de vie et histoire sociale*. Eska.

LECOMTE J. 2004. *Guérir de son enfance*. Odile Jacob.

OROFIAMMA R., DOMINICE P. et LAINE A. 2001. *Les histoires de vie. Théories et pratiques*. Revue Education permanente. N°142/2000-1.

POURTOIS J-P. et DESMET H. 2004. *Relation familiale et résilience*. L'Harmattan.